

Rudolf Steiner connaissait-il la création d'argent des banques ?

Florian Hoyer

Dans la littérature spécialisée, il y eut jusqu'en 1918 de nombreuses publications qui traitaient de la création d'argent. En faisait partie l'écrit de Walter Bagehot (1826-1877), *Lombard Street : A Description of the Money Market*, qui après sa première édition, en 1873, en connut encore deux autres la même année. Hartley Withers (1897-1950) avait veillé, à partir de 1910, aux rééditions ultérieures. Withers lui-même avait rédigé en 1909, « *The Meaning of Money* », dont il avait traduit en allemand la troisième réédition qu'il avait publiée en 1911 sous le titre: « *Geld und Kredit in England. The Meaning of Money* », avec la devise :

„*Grau, theurer Freund, ist alle Theorie
Und grün des Lebens goldner Baum.*“

« *Toute théorie est grise, cher ami,
Et vert est l'arbre doré de la vie.* »
Goethe

La mention justement de cet ouvrage de Hartley Withers, faite à plusieurs reprises par Rudolf Steiner à l'époque de la *Dreigliederung*, soulève la question de savoir ce qu'il avait pris des contenus de celui-ci sur le phénomène de la « *City of London* » et les affaires qui y sont réalisées.

Sous le thème de « l'Avenir social », Rudolf Steiner tint une série de six conférences publiques dans la grande salle du conservatoire de Zurich, à l'invitation de « l'*Alliance suisse pour la Dreigliederung de l'organisme social* » et de la Société anthroposophique. Dans la première il mentionne Withers.¹

« *Qui jette un coup d'œil sur l'histoire récente et très récente du développement de l'humanité pourra bientôt trouver confirmé ce qu'ont énoncé avec réellement assez d'empressement des observateurs éclairés de la vie sociale, mais véritablement de manière éclairée seulement ! Il y a un écrit de l'année 1909 qui renferme, on est autorisé à le dire, le mieux de ce qui a pris ainsi naissance à partir d'une réelle intelligence appliquée aux conditions sociales.*

C'est l'ouvrage de Hartley Withers, Money and Credit in England². Dans cet écrit quelque chose de très avisé se voit crûment affirmé, quelque chose que tout un chacun, se mettant en devoir de traiter du problème social, devrait avoir principalement devant les yeux aujourd'hui. Withers affirme ouvertement : l'art et la manière dont figurent aujourd'hui le crédit, les conditions de fortune financière dans l'organisme social, sont si compliqués que cela précipite dans la confusion lorsque, d'une manière logique, on veut disséquer les fonctions du crédit, de l'argent, du travail et ainsi de suite dans l'organisme social, au point qu'il est absolument impossible, d'aller chercher ce qui est nécessaire pour y suivre réellement dans une pleine compréhension les choses qui viennent en considération à l'intérieur de l'organisme social. Et ce qui est judicieusement exprimé là d'un tel aspect, se voit corroboré par tout le penser historique que nous pouvons suivre ces tout derniers temps sur la question sociale, sur le social, notamment la collaboration économique des êtres humains. »

Il semble qu'il s'agisse de la citation d'un endroit comme celui-ci tiré de l'œuvre de Withers :

« Nous nous sommes largement écartés sur notre chemin de la considération partant du souverain [pièce de monnaie, *ndt*] que nous avons en poche jusqu'à l'or comme une partie de la base du crédit. Mais toutes les questions sur l'argent sont entortillées d'une manière si difficile à démêler qu'il est presque impossible de les délimiter logiquement sans hésitation et de s'en occuper l'une après l'autre. »³

¹ GA 332a, Première conférence, 24 octobre 1919 : *La question sociale comme question d'esprit, de droit et d'économie.*

² Ainsi le titre n'est pas correctement redonné. L'édition de 1909 est intitulée : *The Meaning of Money*”, la traduction de ce titre en 1911 « *Geld und Kredit in England. The Meaning of Money* ». Un livre portant le titre « *Money and Credit in England* » n'existe pas.

³ Chapitre II, Argent monétaire, p.16.

À part cela, Whilters se soucie pourtant, avec une pleine compréhension, d'éclairer les méprises entre le public et le monde de la finance.

« Lorsque quelqu'un définit tout bonnement le souverain qu'il a en poche, avec lequel il peut acheter tout ce dont il a besoin jusqu'à la limite de son pouvoir d'achat, il pense tout naturellement cela parce que c'est le plus souvent clairement la signification du mot. Mais si cette signification s'installe fermement une fois dans sa compréhension, alors il est totalement incapable de comprendre ces expressions de l'époque qui affirment, que « l'argent est bon marché » ou bien « le marché des changes est stable ». Il sait que le prix d'une chose, est le nombre de souverains ou de fractions de souverain, qu'elle coûte. Il sait aussi que personne ne donnera plus qu'un souverain pour le souverain qu'il a en poche et il est convaincu en conséquence que même les plus adroites arguties d'un dialecticien très versé dans la matière ne l'amèneront jamais à se dessaisir de son souverain pour moins qu'il ne vaut. C'est pourquoi, il en arrive à la conclusion triomphante qu'il est insensé de parler du prix de l'argent ; et si l'on part de ces prémisses, son argumentation est aussi parfaitement pertinente. Son erreur naît du fait que, comme déjà mentionné, le mot argent est souvent utilisé dans un tout autre sens, pour préciser dans celui de l'argent du prêt. »⁴

Une opinion encore largement répandue aujourd'hui était donc déjà fausse à cette époque :

« On admet généralement que les banquiers prennent l'argent qu'un client leur donne et le prête à un autre client, or dans la plupart des cas, cet argent c'est celui qui a été emprunté à une autre banque. »⁵

Une fois encore, cela récapitulé :

« La conclusion décisive à laquelle nous en sommes arrivés de cette façon, c'est que les dépôts de banque naissent pour une petite part, au moyen de l'argent encaissé en espèce au guichet, mais pour une plus grosse part — mais proportionnellement toujours plus petite — au moyen de l'acquisition de titres de la part des banques, pour lequel des crédits de compte sont créés, mais principalement au moyen des prêts des banques, à partir desquels naissent pareillement des crédits de compte. »⁶ [...]

« Il en résulte que presque les trois quarts des sommes qui sont dues par les banques à leurs clients, sont dues de la part des clients aux banques du fait que par elles, sous une forme ou une autre, elles ont été dissimulés. Ce nombre proportionnel pourrait encore croître, si l'on voulait rapporter les chiffres de toutes les banques anglaises ensemble. Mais ceci ne peut pas se produire à l'heure qu'il est, parce que nombreuses petites banques ne séparent pas dans leurs clôtures de comptes publiés leur argent liquide de leurs avances de prêts. La plus grande partie des dépôts de banques consiste par conséquent, comme il fut mis en évidence, non pas en argent liquide comptabilisé, mais en crédits avancés. Car chaque prêt d'argent engendre un dépôt et puisque notre bilan exhibe 180 millions en prêts, ainsi 180 sont nés des 249 millions de dépôts à partir de l'action du prêt. »⁷

« Chaque prêt engendre un dépôt » — avec cela une création d'argent qui rallonge le bilan est nettement prononcée. Selon toute apparence, ceci n'est pas quelques chose qui, pour Rudolf Steiner, devrait être combattu, mais qui doit au contraire être remplacé sur des bases saines au moyen d'une orientation de son utilisation. »

« C'est pourquoi il importera que les crédits, etc., ne soient pas réalisés comme cela se produit dans le système bancaire habituel, mais au contraire, à partir des points de vue concrets qui entrent en prise de compte pour une opération qui doit être entreprise. Le banquier doit donc avoir moins le caractère du prêteur que beaucoup plus celui du négociant qui, se trouvant à l'intérieur de la chose concrète et disposant d'un sens sain, mesure la

⁴ Chapitre I, Introduction, p.2.

⁵ Chapitre V, Génération du crédit, p.48.

⁶ Chapitre V, Génération du crédit, p.61.

⁷ Chapitre V, p.61.

portée d'une opération à financer et peut donc aller à la rencontre des institutions pour leur exécution avec un sens de la réalité. »⁸

En cela, l'utilisation de l'argent créé est décisive.

« Plus [...] l'esprit d'entreprise est devenu actif, plus s'est déployée la circulation du crédit. Mais celle-ci, pour un penser sain, devrait faire naître le besoin de la pénétrer d'une compréhension réelle de la production des biens effectifs et du besoin humain à l'égard de biens déterminés.

Cela ne pourra qu'agir sainement en définitive, si le prêteur se sent responsable pour ce qui se produit au moyen du prêt qu'il avance ; et si l'emprunteur, au moyen des conditions économiques — par les associations, au sein desquelles il se trouve — fournit des points d'appui au prêteur pour cette responsabilité. »

Aujourd'hui on désignerait cela comme un *impact assessment* [en anglais dans le texte, à savoir une « évaluation d'impact », **sauf que** les associations indispensables en question n'existent pas encore !, or c'est bien le problème pour savoir si l'on est bien dans le cas d'un bien correspondant à un besoin réel ! Car en effet les « dés sont alors pipés » si c'est l'entrepreneur ou autre qui crée le besoin par la publicité ! *ndt*] ou simplement une orientation d'utilisation. Dans le *Cours d'économie politique*, Steiner dit :

« Sans que l'argent soit créé, il n'est principalement pas possible que l'esprit intervienne dans l'organisme économique, lorsque nous parlons d'une division du travail. »

Avec cela il ne peut pas avoir en tête que l'argent dût être principalement d'abord créé/trouvé pour une économie fondée sur la division [ou répartition, partage, *ndt*] du travail. C'est plus évident de lire ce passage en comprenant que la création d'une quantité « saine » d'argent relève du, ou appartient au, processus de la division du travail.

« Cela étant je suis naturellement bien éloigné de l'idée extravagante, de vouloir, par exemple, combattre l'économie financière. Il ne peut pas s'agir de cela, car je tiendrais justement cela pour une idée extravagante, exactement comme je tiens pour une idée extravagante de vouloir réformer l'argent sous quelque forme que ce soit. Non, au contraire, ce dont il s'agit ici c'est qu'au moyen de la totalité des conditions économiques modernes, ce qui se présente dans l'argent est devenu abstrait à l'intérieur de la vie économique ».

Pourquoi selon Steiner, n'était-il pas « si extravagant » de vouloir réformer l'argent ? Je peux me représenter qu'il était clair pour lui qu'un changement vis-à-vis de l'argent devait commencer dans les têtes des hommes. En fait partie le fait que le public en vienne aux concepts plus conformes à la réalité de ce qui est marqué par l'argent monétaire. Car ceux-ci sont appropriés pour le maintenir dans un état de tutelle. Un éclaircissement est urgent que le public ne peut réaliser que de lui-même. Celui, dont la richesse, le revenu et le pouvoir en dépendent n'y a aucun intérêt.

Même l'argent immatériel cryptographique est encore présenté dans la presse comme monétaire. Cela rappelle la parabole de la caverne : le public est enchaîné et contemple d'ombre des réalités multicolores que sont censés lui refléter les médias.

Clients des banques, informez-vous sur les banques, renverser votre penser sur l'argent !

Sozialimpulse 4/2017.

(Traducton Daniel Kmiecik)

⁸ En 1920, en novembre dans *Idées directrices pour une entreprise à fonder*, dans **GA 24** (Essais au sujet de la *Dreigliederung*).